

LA MAISON ARABE



LA MAISON ARABE

Il est à plaindre celui qui n'a jamais rencontré,
une fois dans sa vie, ce qui méritait que l'on perdît tout.

Poète andalou, XIIe siècle.
Livre d'or, La Maison Arabe.

Texte

Aude de Tocqueville

Photographies

Pierre David
Marie Rodier

Gli
ori

Ce n'est pas sans une certaine émotion que nous célébrons les vingt ans de la Maison Arabe dont l'histoire est retracée dans ce livre.

Cette aventure n'aurait jamais vu le jour sans l'engagement indéfectible de Nabila Dakir et Taoufik Ghaffouli qui m'ont accompagné depuis la première heure, faisant de cet hôtel une maison de famille afin que chacun puisse s'y sentir chez soi.

Je tiens également à exprimer toute ma reconnaissance à Jeannine Coureau, ambassadrice de La Maison Arabe dans la presse depuis le début et dont les conseils judicieux ont permis à l'établissement de rayonner au-delà des frontières du Maroc.

Qu'il soit aussi rendu hommage à tout le personnel qui se consacre quotidiennement au bien-être des hôtes de La Maison Arabe ainsi qu'à tous les artisans qui ont su, par leur savoir-faire, si bien mettre en valeur les matériaux traditionnels.

Fabrizio Ruspoli



QUAND SE MÉLENT
L'HISTOIRE ET LA LÉGENDE

Fabrizio Ruspoli marche d'un pas tranquille au milieu de l'allée qui traverse le souk el Khémis. Quelques saluts aux marchands. On ne l'importune pas, on le connaît : c'est parmi ces stands aux objets des plus disparates que ce passionné d'art et d'architecture a parfois déniché de quoi décorer La Maison Arabe, restaurant historique de Marrakech qu'il acheta en 1994. Si ce descendant d'une grande famille romaine, les princes Ruspoli di Poggio Suasa, fut alors touché par la mélancolie qui se dégageait de ce lieu pourtant décrépî par des années de fermeture, il eut aussi le sentiment, par cette acquisition, de poursuivre son histoire personnelle avec le Maroc où il avait passé ses vacances d'enfance.

Un coup de cœur qui n'avait finalement rien d'un hasard, doublé d'une idée véritablement novatrice : faire de ce restaurant le premier riad-hôtel de Marrakech. Est-ce pour cela que cette métamorphose s'est avérée une telle réussite ? En 2017, le prix « Travellers' Choice » du site TripAdvisor a classé La Maison Arabe parmi les vingt meilleurs hôtels de luxe au monde. Une sorte d'évidence : l'intérêt de son passé historique, l'exceptionnelle prévenance d'une équipe de plus de cent trente personnes pour vingt-six chambres et suites, son atmosphère qui allie l'intimité d'une maison de famille aux prestations des hôtels de luxe et la beauté de ses Jardins Secrets, oasis de paix à quinze minutes en voiture de la médina, n'ont pas d'équivalent dans la cité impériale, qui compte pourtant quelque cent riads recevant des hôtes.



1938

Fruit d'un premier mariage d'Hélène Sébillon avec un certain Monsieur Larochette, Suzy était une adolescente à la santé fragile. Un médecin avait conseillé à sa mère d'aller s'installer dans un pays chaud, mieux adapté aux faiblesses pulmonaires. Une pirouette du destin ? Depuis les années 1930, Hélène, épouse d'un propriétaire de plusieurs restaurants parisiens spécialisés dans la viande de gigot depuis le XIXème siècle, avait comme client assidu le Pacha de Marrakech, Thami El Glaoui. Régulièrement, cet homme raffiné et grand amateur de femmes lui vantait le climat particulièrement sec de la plaine du Haouz, au pied des montagnes de l'Atlas. L'idée d'y séjourner fit son chemin : en 1938, mère et fille prirent le chemin du Maroc. La petite histoire assure que, si la santé de Suzy fut pour beaucoup dans cette décision, les tracasseries posées par un époux volage et de lourds soucis financiers contribuèrent grandement à ce départ, que les deux femmes étaient bien loin d'imaginer sans retour.

A la veille de la guerre, le Maroc possédait une importante colonie européenne et Marrakech comptait près de 7 000 étrangers pour 190 000 habitants. Il était doux de vivre dans la cité cerclée de remparts couleur de terre. Premier résident général du Protectorat (1912 à 1925), Hubert Lyautey, futur maréchal, avait conquis l'estime du peuple marocain en préconisant une forme de colonisation respectueuse des coutumes locales et des valeurs de l'Islam. En 1938, son héritage se sentait encore dans la cohabitation pacifique entre Français et Marocains, même si ses successeurs n'avaient pas ses qualités de visionnaire et le même respect pour ceux qu'ils appelaient les « indigènes ».

Hélène et Suzy n'eurent guère de mal à se faire des amis

dans cette communauté soudée par l'exil. Lorsque la guerre éclata, les deux femmes, dans une situation financière précaire, se retrouvèrent bloquées à Marrakech sans savoir que faire. Touché par leur détresse, le Pacha, qui possédait une bonne partie des terrains de Bab Doukkala où se dressait son vaste palais, leur suggéra d'acheter une maison en médina et d'y ouvrir un restaurant : « Il n'y a pas de véritable restaurant de cuisine marocaine à Marrakech. Je vais vous aider à en ouvrir un, enfin digne de la réputation de notre ville. Je vous ferai cadeau de l'une de mes meilleures cuisinières et je vous promets qu'avec elle, la cuisine du palais n'aura plus de secrets pour vous », aurait-il proposé à Hélène et à sa fille. En 1984, Suzy confirma l'histoire à Chandler Forman, un journaliste du *Chicago Sun Times*, en ajoutant qu'en leur facilitant les démarches pour ouvrir un restaurant, le Pacha s'assurait ainsi quelque tranquillité, fatigué du flot incessant d'invités affamés à sa table, alors seul endroit de la ville où il était possible de déguster un bon tajine...

1946

En 1946, c'est donc à Bab Doukkala que les deux Françaises achetèrent une petite maison, non loin de cette porte où s'acheminaient jadis les caravanes de chameaux qui apportaient de la plaine de Doukkala, céréales, fruits et peaux ; une époque où Marrakech n'était cernée que par des chemins de terre qui devenaient impraticables par temps de pluie, où la végétation s'épanouissait entre les murs des maisons de la médina, cette dernière sombrant dans le noir à l'arrivée de la nuit, et où les femmes se retrouvaient près des fontaines publiques avant que les maisons ne soient équipées en eau courante. A l'ombre de la mosquée de

Bab Doukkala comme partout ailleurs dans cette ville qui se déploie autour d'une place mythique peuplée de conteurs depuis toujours, histoire et légendes se mêlaient à perdre la raison. Selon la tradition, cette mosquée et l'école attenante avaient été fondées au XVIème siècle par une princesse berbère, Lalla Massouda, pour expier la faute d'avoir mangé une datte un jour de ramadan. Il est plus probable que cette dernière, mère du sultan le plus puissant de la dynastie saadienne, Ahmed el Mansour, et donc fort riche, ait appliqué un précepte fondateur du Coran : « Quiconque construit une mosquée aide à transmettre le message de l'Islam et s'assure une maison au paradis... » La dévote princesse aurait-elle tissé un fil invisible à travers le temps ? D'autres femmes à la forte personnalité trouvèrent également refuge à Bab Doukkala. A deux pas de la mosquée, dans un riad qui accueille désormais des artistes en résidence, une humaniste française, Denise Masson, se consacra à la traduction du Coran, traduction qui reçut à l'époque l'approbation des plus hautes autorités religieuses du Caire et fut publiée chez Gallimard en 1967, dans la prestigieuse collection de La Pléiade. Habitant une discrète ruelle près de la même mosquée, les deux Françaises et leur légendaire cuisinière participèrent elles aussi à la réputation féminine du quartier avec leur restaurant, qu'elles avaient baptisé La Maison Arabe et qui allait devenir un lieu mythique de Marrakech durant des décennies. Pour des Européens, et de surcroît des femmes, s'installer dans la médina demandait un réel courage : la plupart des Français du Guéliz, la ville nouvelle de Marrakech née au début du protectorat, ne s'aventuraient guère dans cette médina jugée trop populaire, où les étrangers les moins fortunés côtoyaient les Marocains venus de la campagne.

